

A N O N Y M E

Notice sur Jacques-Ernest Harmel, 1830-1885

Reims, Imprimerie Jeanne-d'Arc, pour la réunion générale des vacances au
Val-des-Bois, 6 septembre 1913

1913

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1913. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre ; les illustrations ont été découpées dans le document numérisé et restaurées. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; une coquille évidente de l'imprimeur a été corrigée.

Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après un exemplaire numérisé.

Document original : collection particulière.

Version du 6 octobre 2026.



Réunion Générale des Vacances au Val-des-Bois

Samedi 6 Septembre 1913

43^{me} Anniversaire de la Mort de M. Léon HARMEL

85^{me} Année du Bon Père Léon HARMEL

N O T I C E

SUR

Jacques-Ernest HARMEL

1830-1885

Jacques-Ernest HARMEL naquit à Rethel le 30 avril 1830, et fut baptisé le 22 mai suivant.*

Dès son jeune âge, il aima tendrement son frère Léon et se plaisait à partager ses jeux : il lui servait la messe, portait la croix aux processions qu'organisait son aîné. La tradition nous le représente rempissant ces offices avec assez peu de respect ; mais l'indulgence du frère, presque toujours grave et sérieux, ne tenait pas rigueur au « *petit diable* ».

Plus porté aux exercices du sport qu'aux austères études, Ernest donna bien du mal à ses professeurs. Un jour, son père, dans l'espoir de l'humilier et de le ramener au devoir, le mit à l'usine avec les ploqueurs. L'étourdi s'en tira si bien, qu'à la grande désolation de ses pa-

* **NOTE** L'en-tête imprimé porte « 43^{me} Anniversaire de la Mort de M. Léon HARMEL » : il faut lire « M^{me} Léon Harmel ». Léon Harmel vivait encore en 1913 (c'est sa « 85^{me} Année ») ; sa femme, Gabrielle, était morte au Val-des-Bois le 16 octobre 1870, quarante-trois ans plus tôt.

rents, il fallut l'arracher de force à sa nouvelle occupation. Il était devenu vite habile et son fileur était très satisfait de lui.

Cependant, cette nature avait un fond extrêmement riche. Ernest était généreux à l'excès, franc comme l'or, profondément affectueux et, par dessus tout cela, artiste.

A Senlis, où il fit ses études, sans cependant pouvoir les achever, empêché qu'il en fut par la maladie, il laissa de bons et durables souvenirs, moins pour ses succès littéraires que pour son excellent caractère et ses qualités morales.

A dix-huit ans, il fut éprouvé par une maladie qui dura plusieurs années. Les médecins ordonnèrent le repos, les distractions et les voyages. A la demande de sa mère, et sûrement sur le secret désir de son propre cœur, son frère de prédilection, Léon, fut chargé de l'accompagner et de le suivre partout, comme l'ange gardien visible attaché à sa personne. Cette circonstance ne fit que resserrer les liens qui unissaient les deux frères. On eût pu dire d'eux ce que la Sainte Ecriture affirme de Jonathas et de David, que l'âme de l'un était collée à l'âme de l'autre.

De 1852 à 1859, il travailla à l'usine du Val-des-Bois avec son père. Cette même année 1859, il fut pris d'un mal si grave, qu'on jugea son état désespéré. Ses parents, pleins de foi et de confiance en la Très Sainte Vierge, décidèrent de le conduire à Liesse. On le transporta, le 31 juillet, sur un lit, étant incapable de rester assis. Il coucha à Liesse, et le lendemain, malgré sa grande faiblesse, on le porta à la messe, où il communia ; il fut subitement guéri. Le jour même de son retour à Reims, il alla rendre visite à pied à son Docteur, épouvanté en même temps qu'émervillé.

Le 1^{er} septembre suivant, accompagné de trente et un membres de sa famille, il venait offrir à Notre-Dame un cœur d'argent incrusté d'un diamant, et contenant un parchemin qui relatait sa guérison et portait, comme attestation, soixante-dix signatures.

Le 1^{er} septembre 1860, il épousa M^{lle} Louise-Alexandrine Guillot. La profonde estime et la vive affection qu'il avait vouées à M. l'abbé Caudel, professeur à Senlis, le lui firent choisir pour bénir son union.

De ce mariage, naquirent quatre enfants, dont un seul, André, lui survécut, et encore, moins d'un an. Les deux premiers moururent, l'une à trois ans, l'autre à quatre ans ; la dernière, Marie, alla rejoindre les deux petits anges le 30 octobre 1881, à l'âge de seize ans.

Il y avait, dans ces deuils successifs, plus qu'il n'en fallait pour ébranler une santé déjà éprouvée. Ernest chercha sa consolation en Dieu d'abord, puis dans l'affection des siens et particulièrement dans celle de Léon, enfin dans le travail et dans la musique religieuse.

Fervent tertiaire de Saint-François, il apportait aux exercices et aux pratiques de la piété un peu de la fougue de son caractère, et surtout le plus joyeux élan de son cœur. Dans un billet déposé dans le tronc des recommandations, et destiné à être lu à la chapelle, devant toute l'assistance, il demandait humblement des prières pour qu'il pût « maîtriser la nature ». Dans la famille, on ne se trompa point sur l'auteur du billet ; son style le trahissait, et l'on rit de bon cœur.

Cependant, son amitié pour son frère Léon allait toujours croissant, et gardait son caractère d'absolu désintéressement. Si nous insistons sur cette affection, c'est qu'elle fut très féconde. Que de fois Léon Harmel a avoué que son frère le soutint en toute occasion, l'encouragea à continuer son œuvre, de telle sorte qu'après Dieu il lui dut presque tous ses succès. Et vraiment il n'était pas indifférent pour la cause de Notre-Seigneur et pour le bien matériel et moral des ouvriers, que Léon Harmel réussit ou échouât.

C'est à cet amour fraternel qu'est due aussi la continuation d'une tradition bien précieuse. Après la mort du regretté chef, Jacques-Joseph Harmel, qui a si glorieusement inauguré le titre de Bon Père, Ernest s'appliqua à préparer la transmission du titre et des obligations de *Bon Père* sur la tête de Léon. Il déploya à ce sujet toute la diplomatie d'une haute intelligence et d'un grand cœur.

Il regardait les ouvriers du Val comme des membres de sa famille : aussi apporta-t-il à l'œuvre de la régénération de l'usine tous ses meilleurs efforts. Sa rondeur, sa gaîté, sa libéralité proverbiale lui ouvrirent tous les cœurs. Il profita de cet ascendant pour rapprocher de Dieu ces âmes qui avaient vécu trop longtemps dans l'indifférence, pour ne pas dire davantage.

Ernest désirait réussir en tout. Il signala sa coopération à la marche de l'usine par un coup de maître qui lança l'entreprise dans les voies du progrès. Il était surtout chargé de la partie commerciale. Grâce à son énergie qui allait parfois jusqu'à l'audace, grâce aussi à son savoir-faire qui lui avait créé de très utiles relations, il changea la méthode du travail en substituant la filature *à forfait* à la filature *à façon*, qui faisait peser sur la maison une sorte d'esclavage et bornait absolument les horizons : c'était la fortune trouvée, et aussi la gloire toujours si enviée de l'indépendance.

Un autre sujet de consolation pour Ernest Harmel, fut la musique religieuse. Il s'y donna avec amour et passion, et aussi avec un succès qui l'honore et honore les siens, et doit contribuer à rendre sa mémoire encore plus chère. Nous donnons ici l'appréciation d'un connaisseur, M. Robert, qui a été pendant bien des années maître de chapelle à la Cathédrale de Reims :

« Reims, le 24 Octobre 1885.

« Monsieur Léon Harmel,

« Je ne pouvais recevoir de nouvelle plus saisissante que celle de la mort de Monsieur votre frère, mon excellent et sincère ami. Plus d'une fois, j'ai été à même d'apprécier son talent et ses éminentes vertus ; aussi, j'en ai l'assurance, votre regretté frère vivra longtemps dans le souvenir de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, car il est écrit: « La mémoire du juste ne périra jamais. »

A mon grand regret, Monsieur, il m'a été complètement impossible de me joindre à votre respectable famille, ainsi qu'à vos nombreux

amis, pour accompagner votre regretté frère à sa dernière demeure ; mon frère, l'ancien curé de Vendresse, qui est aveugle, devant arriver à la maison ce jour-là, j'ai dû y rester pour le recevoir. Néanmoins, soyez-en persuadé, Monsieur, je ne l'ai pas oublié dans mes prières.

Plus d'une fois, j'ai eu l'agrément d'accompagner Monsieur votre frère, lorsqu'il venait à Reims et qu'il me faisait l'honneur de me visiter.

Ses visites étaient plutôt des séances musicales que des échanges de politesse. Nous passions en revue ses nouvelles compositions et ses anciennes ; il les chantait avec toute l'expression possible, de manière à me les faire comprendre, et puis, il me demandait ce que j'en pensais ; presque toujours, ma réponse était un compliment. Maintenant que votre excellent frère n'est malheureusement plus là pour vous faire valoir ses compositions, je vous demande la permission de vous communiquer mon appréciation sur la valeur des œuvres que votre regretté frère nous a laissées.

Son *Stabat*, qui renferme des beautés de premier ordre, est une œuvre des mieux réussies. L'expression musicale rend toujours d'une manière vraie le sentiment exprimé par les paroles. L'harmonie, qui est peut-être un peu cherchée, est savante, expressive et toujours correcte. Les différentes parties qui concourent à l'ensemble harmonique, sont toutes intéressantes et chantantes : ce qui prouve de la part de l'auteur une bonne entente des voix. En un mot, Monsieur, cette œuvre est digne de figurer dans toutes les bibliothèques de nos bons amateurs de musique, et surtout dans celles des maîtrises bien organisées et bien dirigées.

L'opéra que votre frère a composé spécialement pour des voix d'hommes, avec accompagnement obligé de piano, renferme des mélodies charmantes, des scènes très dramatiques et des chœurs avec soli qui doivent produire de grands effets : ils sont écrits généralement un peu bas, parce que l'auteur, désirant les faire exécuter par les membres des Cercles catholiques, a voulu les mettre à leur portée, en

ne dépassant pas l'étendue des voix ordinaires. Que vous dirai-je, Monsieur, des nombreuses compositions vocales à une, deux et trois voix que Monsieur votre frère a publiées à ses frais et qu'il a offertes si gracieusement à tous ses amis ? La plupart sont tout simplement charmantes, elles méritent de vivre aussi longtemps que celles de nos bons maîtres qui ont excellé dans ce genre.

Voici, Monsieur, une analyse bien sèche, des œuvres que votre regretté frère nous a laissées. Je désire néanmoins qu'elle puisse vous être, sinon utile, du moins agréable.

Agréez, Monsieur, l'hommage des sentiments les plus sympathiques de votre dévoué. »

(Signé) E. Robert,

Ancien Maître de Chapelle de la Cathédrale de Reims.

M. Ernest Harmel, durant les vingt dernières années de sa vie, habitait Nice, rue Palermo. Il passait les mois d'été dans sa famille et au Val-des-Bois.

Il est décédé le lundi 26 septembre 1885,^{*} dans son domicile, à Reims, après une très courte maladie, âgé de cinquante-cinq ans et demi. Ses derniers entretiens au Val-des-Bois avaient pour objet le culte de Notre-Dame de l'Usine, auquel il était très dévoué.



Compositions Musicales d'Ernest Harmel

*** NOTE** Le 26 septembre 1885 était un samedi. Ernest Harmel est mort le lundi 28 septembre 1885, date que donnent le titre de son testament imprimé en 1886 et l'*Étude historique sur Warmeriville* de Cousin-Henrat (1900).

N° 1 Cantique à Notre-Dame de l'Usine, à deux voix.

» 2 Cantique à Saint Joseph, trois voix égales.

» 3 *Ave Verum*, solo et chœur à quatre voix.

» 4 *Ave Verum*, solo et chœur à trois voix.

» 5 *Regina Cœli*, grand chœur à quatre voix.

» 6 *O Salutaris*, pour soprano ou ténor.

» 7 *Noël*, hymne avec accompagnement d'orgue melodium, *ad libitum*.

» 8 *Chanson du Printemps*, avec accomp^t de mirlitons.

» 9 Cantate pour distribution de prix, à trois voix.

» 10 Cantate pour Fête d'une Supérieure, trois voix et solo.

» 11 Cantate pour la visite d'un Evêque, trois voix.

» 12 *Au Jour d'une Profession*. Hymne à deux voix, composée à l'occasion de la Profession de Maria Harmel, le 18 octobre 1880.

» 13 *Sérénade*, duo.

» 14 *Marguerite*, canzonetta.

» 15 *Paroles de Grand-Père*, mélodie.

» 16 *Le Paillon*, ballade.

» 17 *Première Neige*, mélodie.

» 18 *Paysage*, mélodie.

» 19 *Premier Soleil*, mélodie.

» 20 *Le Ruisseau*, mélodie.

» 21 *Hommes et Flots*, valse.

» 22 *Bonjour*, aubade.

» 23 *A quoi l'on rêve*, mélodie.

» 24 *Ange et Fleur*, mélodie.

» 25 *L'Amitié*, romance.

» 26 *Premier Soleil*, mélodie.

Stabat Mater, un volume.

Les Naufrageurs, drame lyrique en trois actes.

On peut demander les morceaux désirés à la Maison Fortin, successeur d'Emile Mennesson, 10, rue Carnot, à Reims.